

# Terre noyée

## 1. L'Élite

Iléana Métivier

Couverture : Mylène Ormerod et Iléana  
Métivier

[www.ileana-metivier-auteur.com](http://www.ileana-metivier-auteur.com)

Image de Stefan Keller, libre de droit sur Pixabay.  
Polices « Maiandra GT » ; « Akbaal » de Patricia  
Pelaez ; « Skrawk » de Missy Meyer.  
Numéro copyright **00053947-2**, sur [copyrightdepot.com](http://copyrightdepot.com)  
Dépôt légal : Octobre 2020.  
ISBN : 978-2-9562297-9-7  
EAN : 9782956229797  
Prix TTC : 12€99  
Ce livre a été publié sur KDP.

« Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants des Codes de la propriété intellectuelle. »

*Pour mon Gang de Moineaux,  
Mylène, Gaëlle, Cindy et Amélie,  
Merci les filles !*



*Panem et circenses.*

Du pain et des jeux.

Juvénal



# Prologue

L'eau jaillit, effleura le ciel en un puissant geyser.

Enfin, la puissance tapie sous la croûte terrestre s'exprimait, grandiose, cauchemardesque dans sa promesse de destruction massive. Une multitude de gouttelettes s'envola sur des mètres alentour, retombant en une fine pluie colorée. La magie du soleil et de l'eau combinée. Chaque couleur de cet éphémère arc-en-ciel resplendissait avant de mourir.

Partout autour du monde, des phénomènes semblables se produisirent à quelques secondes d'intervalle. Océans Atlantique, Pacifique, Austral, mer des Caraïbes... Les scientifiques s'alarmèrent, les lieux d'apparition de ces jets monstrueux ne laissaient planer aucun doute : les failles des plaques tectoniques, déjà très (trop) actives ces deux dernières années, leur jouaient un tour inédit.

L'alerte aux tsunamis ne changea pas grand-chose pour les êtres encore vivants. Les vagues, puissances effroyables, fracassèrent tout sur leur passage, sans distinction aucune ; les troncs centenaires, les os de quelques semaines, les pierres taillées et assemblées depuis des siècles... pour terminer leur course au pied des monts les plus hauts, ravageant les dernières cultures.

Contrairement aux scénarios précédents, l'eau ne se retira pas. Inexorablement, le niveau continua à grimper. Les populations décimées escaladèrent les parois plus ou moins abruptes, poursuivies par ce qui semblait être le dernier des maux de l'Apocalypse du XXI<sup>e</sup> siècle. Les cadavres flottèrent dans un enchevêtrement de bois et de câbles électriques avant de sombrer, happés par la lourdeur de leur chair imbibée ou par l'un de ces énormes poissons préhistoriques des fonds marins, devenus maîtres de cette nouvelle ère. L'eau, source de vie, léchait les talons des plus faibles, guerrière vengeresse et mortelle de la planète souillée par la bêtise et l'indifférence humaines. Une poignée d'êtres, les plus forts ou les plus solidaires, survécurent.

Les Grandes Catastrophes avaient nettoyé la Terre, remettant l'humain à sa simple place d'espèce faisant partie d'un grand tout.



# Chapitre 1

— Annaëlle, ma puce, c'est l'heure de te lever...

— Je sais, maman, soufflai-je, déjà exaspérée par sa voix douce.

J'enfouis mon visage dans mon matelas et rabattis l'oreiller moelleux par-dessus. Un minuscule tunnel acheminait l'air jusqu'à mon nez, c'était suffisant.

La porte se referma, silencieuse, car assourdie par les graines et les copeaux formant le rembourrage de mon coussin. Vingt et un ans. Vingt et un ans, et ma maman continuait de me réveiller tous les matins comme si mon propre réveil ne fonctionnait pas.

Six ans que je lui expliquais mon besoin d'autonomie. Sa réponse : « Mais tu as des années devant toi avant de devenir adulte... Tu es une enfant, ma puce. » Le tout accompagné de son regard brun de peluche en manque d'amour.

J'enrageais. Peut-être plus encore aujourd'hui, alors que je sentais mes hormones bouillonner, signe annonciateur de l'arrivée prochaine de mes règles. Je repoussai ma couette, mon oreiller et me levai. En deux pas, je me tins face à mon armoire, attrapai un pantalon de toile grossière aux coutures bariolées et un tee-shirt blanc arborant quelques carrés de tissu coloré cousus main.

Je customisais mes vêtements depuis des années. Depuis que, vers treize ans, j'en avais eu ras les couettes de suivre la mode aveuglément comme mes petits camarades. Une histoire de soutien-gorge par-dessus le sweat... Une idée du ministère de la Culture et de l'Urbanisation !

Oui, dans notre chère Capitalia-la-Survivante, nous en étions à ce stade : la culture de l'esprit et l'urbanisme étaient gérés par la même personne. C'est dire à quel point notre vie s'avérait dictée, formant des angles aussi droits que ceux de nos rues pailletées impeccables.

Ça ne semblait pas gêner les autres, mes parents, mes profs ou mes camarades. Que la majorité régresse régulièrement d'un an ne choquait pas. Nous faire livrer les ingrédients et suivre sagement la recette du jour proposée à la télévision ne révélait aucun problème. Qu'un individu passe près de la moitié de sa vie cocooné chez ses parents ne titillait personne. Sauf moi, apparemment. Je soupirai de lassitude en m'engageant dans les escaliers. Encore une journée qui démarrait avec les mêmes pensées maussades.

— Annaëlle, ma puce, ton petit-déjeuner est prêt.

— Merci, répondis-je plus sèchement que voulu.

J'ignorai le bol de céréales préparé avec soin par ma mère et me servis un mug de tisane. Une boule

habituelle de tristesse m'enserra la trachée, et la gorgée chaude et amère du breuvage n'y changea rien.

Parfois, je capitulais. Je lui souriais en avalant mon muesli au yaourt, son regard s'illuminait de joie, d'amour, et certainement de soulagement. Pour une fois, une rare fois, je me comportais comme l'enfant que j'étais censée être. Dans ce cas-là, elle faisait un effort elle aussi en renonçant à m'accompagner à l'école.

Mais la majeure partie du temps, la journée commençait ainsi : je lui grognais de me laisser me réveiller seule, j'ignorais son petit-déjeuner pour me préparer le mien, seule. Je m'enfermais dans la salle de bains pour éviter qu'elle ne me coiffe. Je l'esquivais, par tous les moyens possibles et imaginables, quitte à escalader le grillage ceignant notre minuscule jardin côté salon, pour me rendre en cours, seule. Ce semblant d'indépendance arraché dans la peine et la douleur me brisait le cœur, mais toutes mes tentatives de discussion se soldaient par un échec et des pleurs.

J'ébouriffai mes cheveux courts avec de l'eau, m'en passai une bonne quantité sur le visage et la nuque, puis plongeai ma tête dans ma serviette douce.

— Ma princesse, tu vas être en retard, susurra mon père en grattant la porte de la salle de bain.

Je fermai les paupières avec force. Je ne supporterai pas de vivre encore quatre ans (si le

gouvernement ne repoussait pas la majorité) dans cette prison dorée. Je me détachai de ma serviette et attrapai une paire de boucles d'oreilles en forme de vagues finement ciselées. Je refusais de croiser à nouveau mon reflet dans le miroir. Mes lèvres joliment dessinées, mais à la moue dure et dégoûtée ne convenaient pas à une jeune fille de vingt et un ans, censée pétiller de vie. Pareil pour les trois rides creusant mon front, que je tenais de mon père, signe d'inquiétude ou de colère.

— Ma princesse, tu m'as entendu ?

J'ouvris la porte à la volée et levai le regard pour le planter dans celui de mon géniteur.

— J'ai appris à lire l'heure à dix ans. Je n'ai pas besoin de toi pour me chaperonner, Jo.

Il détestait que je l'appelle par son prénom. Il accusa le coup de ma voix glaciale et de cette marque de désaffection (selon son interprétation) en reculant d'un pas. Il heurta la porte de ma chambre, juste en face de celle de la salle de bain, et j'en profitai pour dévaler les escaliers menant au rez-de-chaussée. Je fonçai à gauche, traversai la cuisine en coup de vent, attrapai ma tablette posée sur le guéridon près de l'entrée et claquai la porte. Ma mère n'avait pas même eu le temps de s'essuyer les mains dans son torchon que je me trouvais déjà à l'autre bout de l'allée. Encore quelques foulées, deux rues, et enfin, j'arrivais près du buisson qui cachait une minuscule ruelle. Le lieu qui avait bouleversé ma vie.

Les pavés grisâtres, au lieu de l'agglomérat habituel saupoudré de paillettes, m'apaisèrent. Je me redressai en époussetant ma tenue, je me salissais systématiquement en me faufilant entre le buisson et le mur de la maison rénovée, mais toujours fermée. L'imposant panneau publicitaire, fixé aux façades de part et d'autre, m'obligeait à baisser la tête, au risque d'arborer une belle bosse pendant plusieurs jours (ce qui m'arrivait encore de temps en temps.)

Je relevai le visage et inspirai profondément pour calmer ma respiration saccadée par la course. Derrière moi, l'arbuste et le panneau publicitaire me protégeaient de la vue des passants. Face à moi, un second bosquet clôturait la ruelle de cinq mètres. Derrière se trouvait la rue desservant mon lycée, bondée à cette heure-ci.

Ce passage restait sombre, la faute au soleil bas de ce début d'automne et aux deux parois défraîchies. Celle de droite abritait l'antre du directeur de mon lycée, une maison banale typique de la capitale : deux niveaux, les chambres et la salle d'eau au premier, les pièces à vivre au rez-de-chaussée.

Celle de gauche, en revanche, titillait sérieusement ma curiosité parce qu'elle atteignait une hauteur de trois étages. À Capitalia, pic du mont Blanc devenu île après les Grandes Catastrophes, nous ne bâtissons pas de demeures aussi hautes, nos imprimantes 3D ne possédaient pas cette capacité. De plus, les volets

restaient toujours clos et la seule et unique fenêtre qui n'en possédait pas se trouvait à ma hauteur, crasseuse et recouverte de l'intérieur. Sans parler des vieux barreaux rouillés et de la population d'araignées grouillant sur le cadre extérieur. Un peu glauque, je l'admettais.

Quelques années plus tôt, je m'étais accroupie devant l'école pour relacer ma basket. En relevant la tête, j'avais aperçu au niveau des racines du bosquet une paire de jambes dans un pantalon moutarde. Une immense bouffée d'intérêt m'avait alors envahie. Capitalia était si droite, construite avec une telle précision depuis cent ans que la présence d'un... passage secret (?) m'avait ébahie. Instantanément, j'avais su que je tenais là une cachette imparable pour échapper à mon pot de colle de mère. Dès le lendemain matin, je m'étais faufilée hors de chez moi et avais couru à en perdre haleine jusqu'ici.

Lentement, j'esquissai un pas. J'adorais la sensation des pavés inégaux sous mes semelles fines. Dans mon quotidien, tout était lisse. Sans relief. Sans vie, malgré les paillettes extraites de la montagne et mélangées à l'agglomérat fabriqué par les imprimantes 3D.

Je dépassai la fenêtre lugubre et, lentement, comme ce matin-là au premier jour de ma découverte de la ruelle, je laissai mes doigts glisser sur le petit papier collé au mur de gauche. Mis à part pour le Magazine des Pubs, ce matériau n'était plus fabriqué depuis très, très longtemps. La gratitude me submergea tel un tsunami des Grandes Catastrophes et les larmes envahirent mes

yeux, poussées par cette vague puissante. Du bout de l'index, je suivis les lettres noires sur fond jaune (comme le pantalon de l'inconnu.)

*Si vous lisez ces lignes, vous vous promenez hors des sentiers battus.*

*La Librairie, 5 rue de l'Amour, est faite pour vous...*

À l'époque, j'avais été instantanément persuadée que la paire de jambes l'avait affichée ici. Une seconde vague de curiosité m'avait poussée à me promettre de revisiter ce magasin. Dans ce lieu, un jeudi sur deux, le Magazine de Pubs s'y distribuait à tout-va. Quelle surprise « hors des sentiers battus » m'y attendait donc ?

Je souris en me visualisant, adolescente, pousser la porte carillonnante et découvrir un univers subjuguant de beauté et de possibles.

La sonnerie du lycée m'éjecta hors du plus beau souvenir de ma vie. Je poursuivis mon chemin dans la ruelle en quelques enjambées souples et glissai un coup d'œil du mieux que je pus à travers le feuillage dense du buis. Plusieurs parents se tenaient à deux ou trois mètres,

le dos tourné, occupés à adresser des signes d'au revoir à leur progéniture. Je me faufilai agilement, rodée par des années de pratique, bien que je n'emprunte pas la traverse tous les jours par peur de me faire repérer.

Je bousculai la petite foule et m'engouffrai par le portail sur le point d'être refermé par une professeure. Le troupeau de mes camarades aussi stupides que des moutons bouchonnait les couloirs. Même leurs conversations insipides formaient un brouhaha ressemblant à s'y méprendre à celui des ovidés.

— Pardon, marmonnai-je en bousculant un garçon châtain d'une quinzaine de centimètres de plus que moi, soit un bon mètre quatre-vingt.

— Pas de souci, Annaëlle, répondit-il.

Je me retournai brièvement pour identifier celui qui connaissait mon prénom alors que je n'avais pas un ami. Je captai un regard bleu pâle amical, puis la foule m'éloigna. Max Tiegni était dans ma classe au collège et il restait une des rares personnes avec qui j'avais, de temps en temps, partagé un regard de lassitude face à la bêtise des autres élèves. Incapables de comprendre la moindre consigne, ils commençaient à me taper sérieusement sur le système. Max semblait de mon avis, jusqu'à ce que les hormones débarquent et l'abrutissent. Le destin avait fait le reste, notre passage en secondaire à l'âge de dix-sept ans nous avait éloignés.



La sonnerie de la dernière demi-heure de cours résonna dans les salles immaculées. Enfin. J'avais eu le temps d'effectuer l'unique exercice de mathématiques en huit minutes précisément (au lieu de trente.) Madame Layori, prévoyante, m'en avait préparé un second.

Je m'ennuyais ferme, *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera reposait sur ma tablette. Je l'avais récupéré chez moi entre midi et deux et terminé durant la récréation précédente. Je bondis de ma chaise et me retrouvai dans le couloir aéré avant tous les autres. J'adressai un signe de la main à ma prof et m'engageai vers la sortie, prête à affronter ma mère une nouvelle fois.

Elle me sourit timidement, mais n'approcha pas. La tristesse me submergea. Elle souffrait autant, peut-être même plus que moi, de mon besoin d'indépendance. Les Réunions Parentales à l'Université des Sciences du Ménage, deux fois par mois, n'y avaient rien changé. Et les conseils d'éducation des autres parents ne fonctionnaient pas. Je m'entêtais à grandir, à devenir mature et responsable plus vite que les jeunes de mon âge.

— Comment s'est passé ton après-midi, ma puce ?

— Bien, merci. Pas grand-chose de nouveau à te raconter, tu sais. Et toi ? demandai-je en lui emboîtant le pas.

— Il y a un nouveau spot publicitaire à la télé, ce tapis de gym m'a vraiment l'air excellent. Il est rembourré au niveau des mains et des genoux, très pratique lors des étirements.

Je hochai la tête, peinant à masquer mon dégoût. Quand se rendrait-elle compte que ces gadgets ne l'aideraient pas à remplir le gouffre que son mode de vie creusait en elle ? Acheter à outrance et se laisser bercer par les pubs à longueur de journée ne poussaient pas à la création et à l'épanouissement. C'était en tout cas mon constat : depuis que je customisais mes vêtements et lisais, je me sentais de plus en plus vive d'esprit, éveillée à mon environnement. Ces sentiments contrebalançaient la peine née de mon manque de vie sociale. J'aurais aimé échanger des idées, converser avec des amis des heures entières. J'aurais aimé qu'un garçon me prenne enfin dans ses bras pour déposer un baiser sur mes lèvres. Mais non, je ne pouvais pas me contenter d'évoquer la dernière tendance mode ou ce nouveau tapis de gymnastique révolutionnaire. Je ne me contenterais jamais de ça. Jamais. C'était une promesse.

— Maman, interpellai-je en arrivant à un croisement. Je passe à la librairie d'Andrew avant de rentrer à la maison.

Ses yeux chocolat se posèrent sur l'antique objet de papier entre mes mains tandis que ses lèvres bien dessinées, que je tenais d'elle, se pincèrent. Elle jeta un coup d'œil autour de nous et s'approcha d'un pas pour que les autres parents n'entendent pas ses paroles.

— Tu devrais côtoyer des gens de ton âge, Annaëlle. Ton père et moi...

— Je sais, coupai-je. Sauf que les gens de mon âge sont tous des imbéciles. Je suis mieux avec Andrew, même s'il a une quarantaine d'années.

*Et aussi avec les personnages fictifs des romans qu'il me prête, songeai-je amèrement.*

— Je rentre pour le dîner, à tout à l'heure.

Je tournai les talons et la plantai là, pantoise. Chacune de ses remarques me blessait, remuait le couteau dans ces plaies qui ne cicatrisaient pas. J'étais différente, oui. Et parfois, comme à cet instant précis, j'avais l'impression que je finirais ma vie en solitaire.



## Chapitre 2

Les strass des rues reflétaient le soleil bas de cette fin d'après-midi, m'aveuglant à chaque pas. La librairie se situait à une dizaine de minutes du lycée, juste le temps pour moi de décompresser de la discussion épineuse avec ma mère. Ici, tout le monde marchait et aimait cela. Plus aucun moyen de transport n'existait, sauf quelques voiturettes de livraison fonctionnant au biocarburant ou à l'éolienne lorsque le temps le permettait. Sur une île de quelques kilomètres carrés, qui en aurait eu besoin de toute façon ? Et puis, hors de question de polluer la planète, les Grandes Catastrophes de 2082, un siècle plus tôt, nous avaient bien fait comprendre que la Terre ne pouvait être simplement considérée comme une mine de ressources intarissables. Elle vivait. Et comme tout être vivant, elle possédait un instinct de survie colossal. Elle nous avait remis à notre place d'invités, de simple espèce qu'elle accueillait sur son ventre dodu et maternel, à condition de ne pas lui faire de mal.

La vitrine de verre exposait déjà le décor du prochain Magazine des Pubs. L'automne arrivant à grands pas, le livret flashy semblait s'axer sur la nouvelle collection de fringues. Andrew avait le don pour appâter les chalands grâce à sa vitrine. Les Capitalians se ruaient dans sa boutique un jeudi sur deux pour échanger leur ancien catalogue avec le nouveau. Le reste du temps, comme aujourd'hui, un mardi soir, seize heures trente, la

librairie demeurait vide. Pour mon plus grand bonheur, je l'avouais.

Le carillon tinta et, instinctivement, je levai la tête vers la mezzanine, Andrew se trouvait rarement au rez-de-chaussée à cette heure-là. Accoudé à la balustrade en plastique naturel, il m'adressa un large sourire.

— Monte vite, Annaëlle, j'ai une surprise pour toi.

J'acquiesçai, ravie et enfin apaisée de me retrouver en ce lieu, le seul où je pouvais être moi-même, cette jeune fille de vingt et un ans passionnée de littérature, un peu triste, mais toujours souriante grâce aux livres.

Je passai devant la caisse impeccablement rangée, ce bureau surélevé où trônait une tablette, attendant le prochain client qui lui délivrerait son code et le montant des Crédits Loisirs de son achat. Le plus souvent, elle servait surtout à valider l'échange de l'ancien Magazine des Pubs contre le nouveau. Les rayonnages en étaient bourrés, d'ailleurs. Andrew gardait toujours un exemplaire en archive. Les romans (âgés pour la plupart d'au moins cent cinquante ans) ne se trouvaient pas au rez-de-chaussée, sous les doigts curieux et maladroits du Capitalian lambda. Non, pour accéder aux trésors d'Andrew, il fallait montrer sa curiosité intellectuelle et son intelligence. Sortir des sentiers battus, comme le clamait l'affichette de ma ruelle pavée.

Arrivée au fond de la boutique, je grimpai les marches d'un marron translucide absolument atroce. Les

algues utilisées pour fabriquer le plastique n'étaient pas forcément traitées par lumière solaire avant leur emploi. Pourtant, à mon sens, la librairie aurait gagné en beauté s'ils avaient utilisé le joli vert bouteille ainsi obtenu pour la balustrade et les escaliers. Mais ils seraient moins passés inaperçus, et Andrew m'avait bien fait comprendre que la mezzanine restait réservée à une minuscule part de la population, à savoir, lui et moi.

Je me figeai en découvrant une troisième personne. Assise dans une des confortables causeuses, la femme d'une cinquantaine d'années me sourit chaleureusement. Elle se leva et me tendit une main assurée aux doigts potelés.

— Bonjour, Annaëlle.

Sa voix ferme et légèrement rauque ainsi que sa prestance m'impressionnèrent. Elle avait sans aucun doute l'habitude qu'on l'écoute et surtout, qu'on lui obéisse. Je hochai la tête, soudain timide. Sa poigne vigoureuse me confirma toutes mes impressions. Elle ne sembla pas se formaliser du début de moiteur de mes paumes.

Andrew prit place sur sa chaise de bureau, exceptionnellement montée du rez-de-chaussée, et m'invita d'un geste de la main à m'asseoir dans mon fauteuil préféré au tissu fleuri et râpé.

— Annaëlle, je te présente madame Buffonam.

Mes sourcils se froncèrent sous le coup de la réflexion. Je connaissais ce nom, tout comme ce visage ovale.

— Elle est une amie de longue date, reprit le libraire alors que la dame en question se crispait imperceptiblement.

Madame Buffonam se redressa et plongea son regard bleu polaire dans le mien.

— Andrew m’a parlé de toi et de ta...

— Vous êtes la ministre de l’Enseignement, coupai-je en m’avançant au bord de l’assise.

Elle esquissa un sourire un poil condescendant.

— En effet. Et je suis également directrice d’une école spéciale. C’est sous cette casquette-là que je me présente à toi aujourd’hui. Andrew m’a donc confié ta curiosité intellectuelle sans limites.

Elle insista sur la dernière phrase un peu froidement. On n’interrompait pas la ministre de l’Enseignement et directrice d’une école-pas-comme-les-autres. Je baissai un instant les yeux, prête à me soumettre pour en savoir davantage.

Une école spéciale. Mon pouls s’accéléra de convoitise. Ces simples mots fleuraient la liberté que j’espérais depuis des années. Finis, les cours ennuyeux entourée d’idiots...



— L'École de l'Élite est réservée à de jeunes gens aux capacités intellectuelles plus poussées que la normale. Elle forme le gouvernement de demain, Annaëlle, et nous aimerions te compter parmi nous.

Je revins instantanément sur terre et plongeai à nouveau dans ses deux lacs glaciaux.

— Elle est secrète, insista-t-elle d'un ton sérieux. Avant de continuer cette conversation, tu dois me promettre de n'en parler à personne. Si tu acceptes de nous rejoindre, nous suivrons une procédure spécifique pour avertir tes parents. Est-ce clair ?

— Bien sûr.

Ma voix assurée masquait mon excitation et la pointe de stress qui m'étourdissaient. Elle était si directe. Si franche. Cela m'arrivait-il réellement ? C'était si soudain. Le gouvernement, rien que ça ?! Je n'avais jamais douté de ma supériorité intellectuelle sur les autres élèves, mais de là à les diriger un jour !

J'inspirai profondément avant de reprendre :

— Honnêtement, je n'ai personne à qui parler de ça. Mon seul ami est Andrew.

Madame Buffonam acquiesça, satisfaite de cette précision. Ledit ami m'offrit un clin d'œil discret avant de reporter son attention sur la ministre.

— Bien. Notre établissement est basé en périphérie de l'île. Tu logeras à l'internat avec les autres jeunes et suivras les mêmes cours qu'eux du lundi au vendredi. Le rythme est intense, crois-moi, tu n'as jamais été confrontée à cela dans ta vie. D'autant que tu devras rattraper ton retard, tu crouleras donc sous les devoirs.

— Les devoirs ?

— Ce sont des exercices ou des leçons à effectuer en dehors des heures de cours. Les premiers temps, tu y passeras certainement tous tes week-ends. Ce qui signifie que tu ne rentreras pas chez toi. Tu auras besoin des ressources disponibles à l'École, notamment celles de notre bibliothèque.

Ma bouche s'agrandit sous le coup de la stupeur et de l'émerveillement. Madame Buffonam l'ignorait, mais elle me décrivait le paradis. Mon paradis. Je pris conscience de mon sourire jusqu'aux oreilles à cet instant, alors que mon attention s'était tournée vers Andrew dans une supplication muette : qu'il me confirme que je ne rêvais pas. J'oubliai la mention de ce « retard » sur les autres élèves. Après tout, si l'Élite me recrutait maintenant, c'est qu'Elle me pensait capable de réussir ce défi.

— Vous avez d'autres bonnes nouvelles à m'annoncer ? demandai-je sans parvenir à effacer la joie de mon visage.

— Ne te fais pas d'illusions, Annaëlle. Ce dont je te parle va te demander beaucoup de sacrifices sur le long terme. Et une force mentale et physique à toute épreuve.

Fulgurante, une étincelle bleutée traversa ses iris. Je me figeai, ravalant ma gaieté. *C'était quoi, ça ?*

Mon corps se couvrit de frissons instinctifs, comme si un danger palpable se tenait devant moi. Mais Madame la Ministre demeurait telle quelle dans son tailleur bordeaux. Son impeccable carré blond n'avait pas bougé d'un millimètre.

— Je ne voulais pas te doucher de la sorte, s'excusa-t-elle. Mais je veux que tu gardes bien en tête ce qui t'attend.

Ses excuses sonnèrent faux. Elle me déstabilisait, à me balancer ces informations d'un coup. Elle paraissait être une personne chaleureuse, mais entourée d'un cocon froid. J'ignorai la soudaine torsion de mes intestins et me redressai droite sur mon vieux fauteuil.

— Je suis prête à endurer ça pour me sortir de ma vie actuelle, Madame Buffonam. Croyez-moi, je ne suis pas à ma place parmi les Capitalians.

— Je sais... Tu suivras un cours spécifique pour *cela* aussi.

La douceur de sa voix effaça cette sensation bizarre et mes interrogations naissantes suite à cette phrase sibylline.

— Une dernière chose, qui pourrait contribuer à t'éloigner de tes parents...

Ce point semblait lui tenir à cœur, comme si elle craignait que l'unique raison qui me fasse regretter mon choix se plaçât en leur personne. D'un regard déterminé, je l'encourageai à poursuivre.

— Le contenu des cours restera également secret.

De surprise, j'arquai un sourcil. Qu'étudiait-on dans cette école si spéciale ?

— L'École de l'Élite porte bien son nom, Annaëlle. Tu y apprendras des choses qu'aucun autre membre de la population ne doit savoir. Je sais que tout cela peut te paraître très flou, voire un peu dingue, enchaîna-t-elle avec sérieux, mais en tant que dirigeants de Capitalia, dernière survivante des Grandes Catastrophes, notre devoir est de protéger la race humaine.

Sa ferveur m'interpella. La directrice croyait avec force en son devoir. Assurément, elle se donnait à cent pour cent dans son rôle. Et elle me proposait à moi, simple lycéenne mineure, de rejoindre ce cercle très restreint ?

— J'accepte.

Mon cœur s'emballa en entendant ma voix déterminée rebondir contre les étagères de livres. À cet instant, alors que le regard bleu polaire de madame Buffonam me sondait, elle acquiesça brièvement.

— Andrew, la brochure s'il te plaît.

Je sursautai légèrement en me rappelant la présence de mon vieil ami, témoin silencieux de ce tournant décisif que prenait mon existence. Et c'était grâce à lui. À son petit mot dans cette ruelle secrète. À ses romans et à toutes nos discussions où il m'avait encouragée à creuser mes idées, à aller plus loin dans mes réflexions.

Je l'entendis remonter les escaliers, puis, arrivé à ma hauteur, il me tendit un dépliant. Du papier, rien que pour présenter l'École ? Assurément, l'établissement ne se prenait pas à la légère. Mais quoi de plus normal, lorsqu'on formait les futurs responsables de l'île ?

— Lis-le, Annaëlle, et ne dévoile *en aucun cas* les détails évoqués entre ces murs. Tout ce qui n'est pas explicitement noté dans ce dépliant ne doit pas être révélé à tes parents, est-ce clair ?

— Oui.

Woh ! Ça ne rigolait pas. Un frisson d'excitation dévala mon échine tandis que j'ouvrais la bouche pour poser *la* question essentielle. Elle me devança :

— Je passerai samedi en début d'après-midi pour recueillir l'assentiment de tes parents et répondre à leurs questions. Dimanche en fin de journée, tiens-toi prête pour ta nouvelle vie.

Je clignai des paupières pour retenir une larme de bonheur au moment où les iris de madame Buffonam flamboyèrent. Mes yeux s'écarquillèrent instantanément, trop tard. J'avais dû rêver, pour le coup, car le phénomène s'était déroulé encore plus vite que la première fois et ne m'avait pas provoqué le même frisson de peur. Une illusion d'optique à cause de l'eau noyant mes yeux, certainement.

Elle prit congé rapidement, Andrew la raccompagna. Je me levai d'un bond et arpentai la mezzanine de long en large, pleine d'énergie. Le vélux dispensait les tout derniers rayons du soleil. Cette rencontre avait traîné, je ne devais pas tarder à rentrer. Le ciel, d'un bleu sombre dilué, m'apparaissait infini. Les deux seules étoiles qui y brillaient me semblaient loin, et en même temps si proches... Comme cette École qui venait de faire basculer ma vie.

Une large main se posa sur mon épaule. Je me tournai vers son propriétaire et sautai dans les bras d'Andrew. D'une apparence plutôt mince, je découvris qu'il entretenait malgré tout son corps. Il me pressa tendrement contre lui.

— Merci, merci, merci... soufflai-je.

Jamais je n'avais été si reconnaissante. Les bouffées de joie pure succédaient aux vagues d'adrénaline.

— Profite bien, Annaëlle. Et repasse me voir avant de t'installer à l'École, nous n'aurons plus souvent l'occasion de nous reparler quand tu seras là-bas.

Je me reculai d'un pas en entendant son timbre triste.

— Je viendrai quand je rendrai visite à mes parents. Et puis, il y a les mails.

Son sourire bienveillant, mais pas dupe, me peina.

— L'École ne te laissera pas une minute et puis, tu verras, tu seras de plus en plus immergée dans cette bulle particulière...

La tristesse assombrit son doux regard.

— Tu y as été ? questionnai-je, curieuse.

Il n'en parlerait pas ainsi, en toute connaissance de cause, si ça n'avait pas été le cas.

— Oui, mais...

Il glissa une main soudain nerveuse dans ses cheveux grisonnants.

— Nous en parlerons la prochaine fois que tu viendras, d'accord ? Quand tu seras intégrée au sein de l'Élite, ça vaut mieux.

— Bien sûr. Secrets de dirigeants, n'est-ce pas ?

Il m'adressa un clin d'œil.

— À demain soir, Andrew, lançai-je, guillerette.

— Bon retour.

Je rentrai chez moi en pressant le pas, la brochure solidement serrée contre ma tablette. Avec tout cela, j'avais oublié d'emprunter un nouveau livre... mais pour une fois, j'étais certaine que cela ne me manquerait pas.



## Chapitre 3

Je me retournai une dernière fois vers le lycée, alors que mon père continuait d'avancer. Je n'y croyais pas encore. Je ne remettrais jamais les pieds dans cet établissement. Jamais. Le soulagement l'emportait largement sur mes autres émotions. Mon regard s'attarda sur la grille, déversant encore quelques élèves qui se précipitaient dans les bras de leurs parents ou s'adressaient des signes d'au revoir.

Comment seraient mes nouveaux camarades ? M'entendrais-je bien avec eux ? Je l'espérais de tout cœur. En fait, je n'avais jamais rien désiré aussi fort. Une amie, des rires et des confidences. Et... pourquoi pas un petit ami ? Des lèvres douces et un regard tendre.

— Annaëlle ?

Je rejoignis mon père. Mon sourire n'était plus aussi large, l'anxiété du départ se mêlait à ma joie.

— Tu n'es pas obligée d'y aller, tu sais, affirma-t-il en pressant mes doigts dans sa main chaude et large.

Contrite, je répondis brièvement à son étreinte avant de me détacher.

— J'attends ça depuis des années, papa. Je stresse juste un peu parce que pour la première fois de

ma vie, mon avenir me reste inconnu ! Et ça, normalement, ça n'arrive pas à Capitalia.

Jo baissa un instant ses grands yeux doux couleur chocolat.

— Tu es si malheureuse, avec nous ?

*Oui.*

— Pas malheureuse, mais... pas follement heureuse non plus.

Je repris notre marche pour pouvoir me concentrer sur la route au lieu de supporter la tristesse noyant son regard.

— Tu l'as bien constaté par toi-même, non ? insistai-je à voix basse.

Mes parents n'avaient pas du tout accepté l'idée que je poursuive mes études à l'École de l'Élite. Après avoir parcouru la brochure, tous les deux encore assis autour de la table du dîner, ma mère avait fondu en larmes tandis que mon père, en passant un bras autour de ses épaules, avait répondu un laconique : « Hors de question. »

J'avais baissé le son de la nouvelle télé, celle qui ne s'éteignait jamais, diffusant des images H24. J'avais laissé le temps à ma mère de se reprendre, admirant au passage à quel point mes parents s'avéraient soudés

avec leurs vingt-cinq années de vie commune. L'École de l'Élite m'offrirait peut-être cette possibilité : rencontrer une personne qui me conviendrait psychologiquement. Mais ce genre de détail n'était absolument pas à révéler maintenant. Gaby avait séché ses larmes et je m'étais lancée dans un argumentaire un brin suppliant par moments.

— Hum. Oui, bien sûr, nous remarquons ton mal-être chaque jour, ma puce. Mais tu as à peine dépassé la vingtaine. Tu as encore besoin de nous.

— Papa, je ne vous abandonne pas !

Mon éclat de voix se propagea dans l'allée droite et pailletée menant à notre maison. Je baissai d'un ton en continuant :

— Mon amour pour vous ne change pas, et d'ailleurs, il n'est pas question de ça dans ma prise de décision ! On parle de mon avenir, de ma vie. De mon bonheur. J'ai le droit de m'épanouir autant que vous, et tu sais que je n'y parviens pas au sein de Capitalia. L'Élite me conviendra mieux. Ou en tout cas, je veux essayer.

Jo ouvrit la porte d'entrée en gardant le silence. Ils ne pouvaient pas m'enfermer dans cette bulle pour préserver leur propre bien-être. Quand on aime une personne, on ne souhaite que son bonheur, même si cela correspond à de la souffrance pour nous-mêmes, n'est-ce pas ?

Je demeurais convaincue d'une chose : mes parents m'aimaient.

\*

La voiturette s'éloigna à vitesse réduite de ma maison, ce foyer où j'avais passé plus de vingt ans de ma vie.

*Tu y reviendras le week-end, Annaëlle ! Un peu de courage, tu en as toujours rêvé !* songai-je en ignorant le poids dans mon cœur.

Derrière cette porte de plastique algueux vert opaque, ma mère devait se presser contre le large torse de mon père. Pleuraient-ils encore ? Nos adieux avaient été si déchirants pour eux... Moi, je me sentais triste. Anxieuse, aussi. À présent que je vivais mon rêve, je me rendais compte de la dose de courage qu'il me fallait mobiliser pour m'éloigner de mes habitudes et de la protection parentale si sécurisantes.

Madame Buffonam tourna au coin de mon allée. Je me retournai vivement... trop tard.

— Tu te pliras à l'École de l'Élite, Annaëlle, ne t'inquiète pas.

J'acquiesçai en silence, pas certaine que le timbre de ma voix sortirait aussi assuré que le sien.

— Et puis, comme te l'a certainement expliqué Andrew, tu devrais bien t'entendre avec les jeunes qui y vivent déjà.

— Ils... commençai-je avant de m'éclaircir la voix. Ils sont au courant qu'une nouvelle débarque aujourd'hui ? Cela arrive souvent ?

— À vrai dire, tu es la deuxième de leur promotion. Mais Iris est arrivée parmi eux dès le début, lorsqu'ils avaient tous onze ou douze ans.

Sous le choc, je balbutiai :

— Ils se connaissent tous depuis neuf ans ? Et nous avons tous le même âge ?

— Vous avez tous entre vingt et vingt-trois ans, oui. Et ils sont très ouverts et curieux de t'accueillir. Ne t'inquiète pas. L'Élite est ta nouvelle famille.

Elle me lança un clin d'œil bienveillant à l'instant même où une brève rafale s'engouffrait par nos fenêtres ouvertes et étala ses cheveux blonds contre son visage. Mais j'aurais juré apercevoir cette étincelle bleutée si atypique. Je n'avais jamais remarqué ce détail chez quiconque. La pointe de panique qui me piquait le cœur était sûrement due à cela, d'ailleurs, mais je ne voulais pas me focaliser sur cette particularité de ma directrice, j'avais bien trop à faire avec la gestion de mon stress.

Je fixais les habitations des rues désertes de ce dimanche banal pour les Capitalians. L'heure de la

gymnastique approchait, ils devaient installer leurs tapis devant le poste de télévision, se gavant de jingles en attendant les instructions de l'élu du jour. Chaque habitant, à partir de quinze ans, avait l'honneur de participer à deux spots publicitaires, une émission de cuisine et une de sport quotidien. Chacun notre tour, nous y passions tous. Pour moi, ça n'était pas encore arrivé (tant mieux !) et avec mon intégration dans l'Élite, j'espérais pouvoir faire une croix dessus.

Je soupirai d'aise et m'adossai confortablement au siège rembourré de la voiturette électrique. Penser au quotidien me sortait de la tête l'étrange regard de ma directrice et surtout, le chagrin de mes parents. Ma peur de l'inconnu diminuait à mesure que j'appréciais cette nouvelle expérience de me déplacer en roulant. Ne fournir aucun effort, quel luxe !

Nous quittâmes le centre pour traverser une zone d'entrepôts. Les imprimantes 3D et tout ce qui nous permettait de vivre décemment y étaient regroupés. Ici, pas de larges allées piétonnières, mais des routes spacieuses, toujours de ce même matériau pierreux et pailleté. Madame Buffonam emprunta un autre virage, puis une autre avenue, bordée de conteneurs, cette fois-ci. Jamais je n'avais eu à utiliser mon sens de l'orientation, je découvris aujourd'hui son pitoyable niveau. Je me sentais complètement perdue, alors que j'avais vécu sur cette île toute ma vie... L'immense portail en... fer forgé coupa net mes réflexions.

Bouche bée, je le désignai de l'index alors qu'il s'ouvrait automatiquement.

— C'est... c'est...

— Il date d'avant les Grandes Catastrophes, oui. Comme presque tout ce que tu verras à partir de maintenant, informa-t-elle en s'engageant sur le chemin caillouteux.

Je passai la tête par la fenêtre pour le voir se refermer tout seul et admirer le magnifique travail de cette imposante pièce, tout en arabesques et surmontée de pics... pas très rassurants, je devais l'avouer !

De part et d'autre du portail s'élançait un muret de briques claires (sans paillettes !) qui devait m'arriver à la taille. Une barrière de fer forgé à tiges droites et spiralées par endroits se terminait en pointes. Difficile de pénétrer dans ce domaine, assurément ! En même temps, nous nous trouvions au cœur du futur pouvoir, les intrus n'y étaient certainement pas tolérés. Honnêtement, je voyais mal un petit malin ne serait-ce qu'avoir l'idée de tenter un coup pareil. Pas avec notre système juridique qui ne tolérait aucun écart.

La vitre de ma voisine émit un chuintement en remontant, ce qui me fit sursauter. Je me réinstallai à l'intérieur de l'habitacle, légèrement honteuse de mon comportement curieux.

— Une tempête se prépare, affirma-t-elle en restant concentrée sur la route qui serpentait à travers la forêt.

La température chutait légèrement (normal en fin de journée) mais les bourrasques restaient faibles. Comment pouvait-elle affirmer cela avec autant d'aplomb ?

— Ah ? questionnai-je par politesse en m'accoudant une fois de plus à ma portière, le nez dehors.

J'inspirai à pleins poumons, sonnée par la richesse des fragrances que je percevais. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais parmi des arbres. En ce début d'automne, les feuilles rouge vif ou jaune d'or tourbillonnaient en un ballet incessant. La beauté du spectacle me coupait le souffle. Je ne distinguais pas la fin des troncs serrés les uns contre les autres et enveloppés de bosquets divers ou de lierre. La fragrance de l'humus m'emplissait de bien-être. L'unique petit parc de Capitalia ne m'avait jamais procuré autant de sensations et de paix intérieure. Mon cerveau s'en saturait, s'en délectait autant que possible. J'avais vécu toute ma vie en mode veille, je m'en rendais compte à cet instant. Les murs lisses, les matières synthétiques... Comment avais-je pu me développer dans un monde si pauvre en stimulations sensorielles ?

— Des animaux vivent-ils dans ce bois ?

Je n'en avais jamais vu en vrai. Mon unique expérience de contact avec une autre espèce se résumait à planter une fourchette dans une tranche de muscle ou de graisse. Et cela arrivait une fois par semaine.



— Oui, du petit gibier. Ce parc sauvage s'apparente à ce que nos anciens nommaient une réserve protégée, tu sais, ces espaces naturels où les animaux et les plantes pouvaient vivre en toute sérénité. Enfin, quand les hommes respectaient cette loi, évidemment.

La moue dédaigneuse de madame Buffonam m'apprit instantanément le fond de sa pensée. Elle n'appréciait pas nos ancêtres. Mais qui le pouvait, alors qu'à cause de leur avidité et de leur indifférence, nous vivions sur une île sans possibilité d'échappatoire ?



## Chapitre 4

Le dernier kilomètre fut avalé en vitesse. Ma directrice m'informa que nous pouvions nous balader dans les bois. Notre petit nombre et notre éducation respectueuse de l'environnement ne portaient pas préjudice à la faune et la flore. Certains parmi nous en avaient même un besoin vital, me certifia-t-elle en appuyant chaque mot.

Je le comprenais. Pouvoir se promener dans la nature, la vraie, touffue et enivrante, devait vite ouvrir un appétit insatiable. Ma tristesse, ainsi que celle de mes parents, s'éloignait. Lorsque je leur raconterais tout cela, ils seraient heureux pour moi. Ils verraient la flamme d'émerveillement qui m'animait.

L'orée apparut alors qu'une bourrasque fraîche s'engouffra par ma fenêtre. Un rayon de soleil éclaira l'intérieur de l'habitacle en même temps que la fontaine ronde face à nous. D'un blanc immaculé, la statue d'un homme à la musculature parfaite tenait une jarre d'où jaillissait un fin filet d'eau.

Madame Buffonam stoppa le véhicule à ses côtés et je me précipitai dehors. L'intérieur du récipient abritait un douillet tapis de mousse d'un vert profond. Sur les bords, de minuscules fleurs profitaient des derniers rayons du soleil. Leur couleur vive contrastait avec les

parois de roche claire. C'était beau. Jamais je n'avais contemplé une œuvre aussi épurée, qui se mariait si parfaitement avec un brin de nature. À Capitalia, l'art sous cette forme ne vivait plus. Je le pensais disparu à jamais au fond de l'océan Unique.

La directrice me rejoignit en me tendant ma caissette d'affaires personnelles. Les valises n'existaient plus depuis longtemps, j'avais dû obtenir une dérogation pour garder cette petite caisse contenant habituellement les aliments pour les repas du jour. Je l'attrapai à bout de bras et la suivis vers cette imposante bâtisse : ma nouvelle maison.

La porte en bois me scotcha d'admiration. Une irrésistible envie de l'effleurer me balaya avec force. Si mes mains avaient été libres, je n'aurais pu résister. C'était la première fois que je me tenais devant un objet de ce matériau. Un objet du quotidien, que madame Buffonam poussa naturellement pour me libérer le chemin. J'eus à peine le temps d'observer le hall qu'un garçon déboula d'une pièce à gauche.

— Ah ! Matthew !

La bouche pleine d'un énorme morceau de pomme, il manqua s'étouffer avant de mastiquer deux fois et de déglutir difficilement. Un filet de jus avait dégouliné du coin de ses lèvres pleines et rosées pour se perdre dans des poils de barbe courts, mais drus.

— B'jour mad' la directrice, baragouina-t-il en s'essuyant d'un revers de manche.

Je vis les épaules de madame Buffonam s'affaisser légèrement, tandis qu'un discret soupir s'éleva dans les airs. Un éclair de compréhension traversa les yeux marron et légèrement plissés de Matthew. Je contins difficilement un sourire, tant sa spontanéité devait être une source de gaffes constantes.

Il sursauta lorsque son regard m'effleura pour la première fois.

— Oh ! Mais je t'avais pas vue !

En deux pas, il se tint devant moi et me tendit la main.

— C'est que ce morceau de pomme a bien failli se coincer dans ma trachée, enchaîna-t-il sans reprendre son souffle. Alors tu comprends, j'étais évidemment occupé à autre chose... Heureusement, en cas d'asphyxie, s'il y a une personne apte à me sauver, c'est notre directrice. Et peut-être aussi...

— Matthew, coupa madame Buffonam en se retournant vers nous.

Elle me parut soudain raide comme un piquet. Elle ne devait pas l'apprécier énormément... À moins que la rafale de mots qu'il venait de lâcher lui fasse perdre un temps précieux ?

— Je te confie Annaëlle. Fais-lui visiter les lieux, explique-lui le fonctionnement de sa tablette si besoin et... trouve quelqu'un pour manger avec elle ce soir. Une mauvaise tempête approche rapidement.

Ses prunelles bleues glaciales accrochèrent le regard lumineux du garçon.

— Ça, j'avais senti !

Il me déchargea de ma caissette d'affaires, qu'il cala sur une de ses hanches pour continuer à dévorer son fruit.

— À bientôt, Annaëlle.

— Au revoir, soufflai-je alors qu'elle refermait la porte difficilement à cause d'une forte bourrasque.

Quelques feuilles mortes volèrent autour de nos pieds, sur le grand paillason intégré à même le parquet. J'avais la désagréable sensation d'être un lourd paquet dont la directrice s'était déchargé le plus vite possible. Je relevai la tête vers le mètre quatre-vingt-dix de Matthew, qui m'adressa un large sourire. La tension qui m'empêchait de respirer amplement, je n'en pris conscience qu'à cet instant, s'envola.

— Pose tes chaussures et ton manteau où il y a de la place et suis-moi, je vais te montrer ta chambre.

À droite et à gauche, des patères polies par l'usage couraient le long du mur couleur crème. Sous les capes

et autres chaudes vestes apparaissaient une rangée de chaussures impeccablement rangées.

— Tiens, tu n'as qu'à bouger cette paire et la mettre... euh... là-bas, proposa-t-il en désignant d'un coup de menton une place libre un mètre plus loin.

Les bottines fourrées à petits talons ne lui appartenaient assurément pas. Je lui lançai un regard en levant un sourcil.

— Oh, bon... d'accord, soupira-t-il, un brin déçu. Je ne te mêle pas tout de suite à mon petit jeu qui rend Justine folle de rage. Mais tu sais, poursuivit-il alors que je me déchaussais, elle le mérite. Cette so... euh... ah... cette nana est vraiment une peste par moments !

Ses joues se colorèrent de rose sous son balbutiement et il me lança un vague sourire gêné. Impossible de deviner le mot qu'il s'apprêtait à utiliser pour la désigner, mais l'insulte ne devait pas se trouver loin.

— Tu veux que je reprenne mes affaires, au fait ?

— Mais... Mais tu parles ! s'exclama-t-il en éclatant d'un rire profond et chaud.

Incapable de résister, je le suivis dans son hilarité. Je n'avais jamais vécu un instant de telle complicité. Jamais. Mon cœur se gonfla de joie, au point que je crus qu'il pouvait exploser à tout moment. Mes zygomatiques me tirèrent presque douloureusement, mais la légèreté

qui se répandait dans mon corps s'avérait trop bonne pour que j'en tienne compte. C'était bon de rire ainsi...

— Si tu m'avais laissé en placer une, tu l'aurais découvert avant !

Je craignis d'être allée trop loin. Que pouvait-on dire à l'autre ? Quelles limites tacites ne se franchissaient sous aucun prétexte ? J'ignorais tout des codes sociétaux ayant cours au sein de cette École...

— Impossible ! Je suis trop bavard... chuchota-t-il en se penchant vers moi.

Une bulle d'intimité naquit entre nous et m'enveloppa de chaleur.

— D'ailleurs, si un cours t'ennuie particulièrement, assieds-toi à côté de moi, dit-il en tournant les talons. Mon record c'est trois minutes. Trois minutes de cours pour presque une heure à me la couler douce dehors. À droite, la salle à manger et la buanderie ; à gauche, la cuisine et le garde-manger, tu les visiteras mieux tout à l'heure.

Il commença à grimper les larges escaliers de bois en colimaçon face à nous tout en croquant sa pomme. Je profitai de cette accalmie pour lui demander :

— Et ça ? demandai-je en désignant la porte sous les escaliers.

— Hum. Elle mène à la cave. Mais t'inquiète pas, tu n'auras pas y aller.



Il s'empressa de grimper les marches alors que je me détournais une seconde pour apprécier la vue sur le hall. Le large lustre en forme de coupole de verre rosé diffusait une lumière douce. Ses supports, d'une belle couleur chaude, me laissèrent un instant pantoise. Je m'approchai du garde-corps en bois clair satiné par le temps et m'y penchai légèrement afin de les observer de près. Ils étaient en cuivre ! La barrière grinça et je bondis en arrière.

Matthew, déjà sur le palier du premier, pouffa discrètement en m'assurant de sa solidité. Le bois grinçait continuellement, je m'y habituerai, selon lui. J'acquiesçai en silence en le rejoignant et je me promis intérieurement de retenter l'expérience de ce toucher si doux.

En un geste parfait, il lança son trognon par la porte entrouverte sur notre gauche. Il s'esclaffa tandis qu'un ouragan aux cheveux châtain ouvrit violemment le battant et fondit sur lui. En une seconde, ma cagette d'affaires se retrouva par terre et le dos de Matthew pencha dangereusement au-dessus de la balustrade du premier étage. Je m'approchai aussitôt pour les séparer, mais Matthew m'adressa un discret signe de la main.

— C'était une blague, susurra-t-il, espiègle, les yeux plantés dans ceux de l'autre garçon.

Le visage poupin de l'autre rougit encore un peu. Comment parvenait-il à maintenir la masse musculaire imposante de son rival dans une telle position ? Il devait mesurer vingt bons centimètres de moins, et paraissait

également beaucoup plus léger. La paire d'abdos de Mattew devait assurément valoir le détour...

— Tu me soûles, sale clébard, avec ton envie de jouer permanente, grinça-t-il en repositionnant sa main au milieu du torse de Mattew.

Ma bouche forma un O parfait. L'inconnu ne retenait pas Mattew : sa paume semblait presque léviter à un ou deux millimètres du sweat-shirt clair de ce dernier.

— Tu t'entraînais pour pouvoir mépriser davantage ton papounet ? Détends-toi, Colin.

Colin n'eut pas le temps de réagir à la moquerie. Du coin de l'œil, un éclat particulier (doré, cette fois-ci) attira mon attention, me clouant sur place si c'était encore possible. Au même instant, Mattew enserra les côtes de son adversaire et sembla y enfoncer ses ongles. Colin grimaça de douleur et esquiva d'un pas en arrière. Le corps de Mattew suivit, me donnant l'impression qu'il n'était toujours qu'une marionnette reliée par des fils invisibles à cet adolescent en colère. Mattew épousseta son pull nonchalamment. À l'emplacement où il avait tenu Colin, la chemise bleu ciel arborait cinq minuscules trous. Du moins, je crus les apercevoir. Un discret coup d'œil aux ongles courts de mon camarade me confirma que c'était impossible.

La scène s'était déroulée beaucoup trop rapidement, mais elle me laissait un goût bizarre dans la bouche. Un goût d'anormalité. En même temps, je n'avais

jamais assisté à une bagarre, alors que pouvais-je en connaître ?

Colin me grogna un bref « salut » avant de claquer la porte de sa chambre. Matthew m'adressa un sourire contrit et se pencha pour récupérer ma caissette. Il m'indiqua d'un coup de menton le couloir derrière moi, celui de droite lorsqu'on montait les escaliers. Je l'empruntai, encore sonnée par cette violente scène.



## Chapitre 5

Un tapis bordeaux recouvrait en partie le parquet de bois foncé. De part et d'autre, quatre portes se faisaient face. Je n'étais pas au bout de mes émotions en cette fin de dimanche après-midi, c'était certain ! Un rideau de vigne vierge tapissait la première porte à gauche. Les petits troncs se glissaient sous son détalonnage. Je lançai un regard bourré de questions à Matthew. Il me semblait avoir perdu ma langue tant j'étais déboussolée !

— L'espace de Zéa. L'extérieur peut paraître un poil excentrique, mais elle est super sympa, tu verras. Tu mangeras sûrement avec elle ce soir.

Je tendis la main pour frôler les feuilles du bout des doigts.

— Non ! me stoppa vivement Matthew.

— Quoi ?

— Euh... Zéa déteste qu'on touche à ses plantes, baragouina-t-il en se détournant. À ta droite, tu as une salle de bains et des W.-C. en commun avec l'étage. Et enfin, ta chambre.

Soudain, j'eus hâte de m'y retrouver seule. Toutes ces nouveautés, alors que je n'avais jamais rien vécu de tel en vingt et un ans d'existence, me submergeaient. Sans parler de la violence entre Colin et Matthew, qui

m'avait retourné l'estomac. Et de la foule de petits détails physiques irréels des personnes de l'Élite, à commencer par ces éclats dans leurs prunelles. Et maintenant, ma voisine, super sympa selon Matthew, avait recouvert sa porte de chambre de plantes apparemment vraies qu'il ne fallait surtout pas toucher, même en son absence.

Le jeune homme lança un coup d'œil par la petite fenêtre au bout du couloir. Quelques-uns des fins carreaux en forme de losange étaient teintés de vert pomme ou de rouge sang. Située plein ouest, la beauté du coucher de soleil paraissait chimérique. Les lourds nuages noirs et moutonneux permettaient au rose de l'horizon de ressortir avec force.

— Cette tempête nous arrive droit dessus... frissonna-t-il. Allez, ouvre la porte s'il te plaît.

Il parut soudain pressé de se débarrasser de moi.

— Je te laisse découvrir ton lieu de repos, sourit-il chaleureusement.

Un léger poids s'envola de mes épaules : je retrouvais le garçon de notre rencontre, au regard marron et avenant que renforçaient ses cils courbés et noirs. Il ébouriffa ses cheveux mi-longs aux jolies boucles et ses lèvres pleines esquissèrent un autre sourire, à la fois charmeur et un poil gêné. Je me rendis compte à cet instant que je le dévisageais avec un peu trop d'insistance.

— Merci, Matthew, dis-je en faisant mine d'observer ma nouvelle chambre dans une vaine tentative de masquer mon malaise.

— À demain, pour les cours. Tu trouveras notre emploi du temps dans ta tablette.

Il désigna le bureau avant de refermer la porte en douceur.

J'inspirai et expirai profondément. Là, c'était carrément trop. Mon arrivée à l'École remontait à une heure tout au plus et je me mettais à remarquer des détails troublants chez Matthew. J'avais trouvé quelques autres ados mignons, mais à peine avaient-ils ouvert la bouche que je m'en étais détournée... Ce n'était pas le cas pour le jeune homme... Je m'adossai à la porte derrière moi, le cerveau chamboulé. Je rêvais depuis longtemps à des contacts humains simples. Nos discussions avaient été si banales ! Était-ce son ton ? Ses yeux, qui me laissaient entrevoir une intelligence supérieure à celle de tous ceux rencontrés durant ma scolarité ? Ou abordais-je la vie autrement depuis mon admission ici ?

Impossible à savoir exactement. Mais lorsque mon attention tomba sur ma caissette d'affaires personnelles, déposée par Matthew sur le matelas à nu, elles me parurent appartenir à une autre époque. Celle où j'étais

encore une fille souhaitant de toutes ses forces plus d'autonomie.

J'inspirai encore une fois profondément et relevai la tête dans un même mouvement. Une vague odeur de poussière me prit une seconde à la gorge, mais ma nouvelle chambre, magnifique, me détourna de ce désagrément.

Moi qui désirais découvrir le contact du bois, j'étais servie ! L'encadrement du lit une place, tout à fait à ma droite, m'arrivait juste en dessous des seins. *Parfait pour laisser traîner mes vêtements !* décidai-je, conquise. De couleur acajou, il brillait sous le plafonnier de métal poli en forme de cloche. Un tabouret, sans fioriture et robuste, servait de table de chevet. Venait ensuite une grande fenêtre à trois vantaux qui formait une alcôve aux allures intimistes. Le banc de pierre couvert de coussins beiges moelleux ajoutait encore à cette impression. Je me voyais déjà lire dans ce recoin durant des heures et des heures, profitant de magnifiques couchers de soleil.

Face au lit, un bureau de deux mètres de long, situé juste sous la seconde ouverture, n'attendait que de crouler sous les livres et les devoirs. Je m'en approchai et laissai glisser mes doigts sur la surface pleine de petites aspérités. Ce bois-ci, plus clair, avait vécu mille et un passages. À quand remontait sa construction ? Combien de personnes s'y étaient penchées pour étudier ? Écrire ? Assurément, il avait connu les années d'avant les Grandes Catastrophes, les feuilles de papier et ces objets remplis d'encre dont j'avais oublié le nom.



Je tirai le fauteuil sur roulettes pour m'y installer, subjuguée par cette pièce si ancienne. Je désirais percer ses secrets. L'histoire m'avait toujours passionnée, mais le programme scolaire m'avait laissée sur ma faim. J'ouvris le premier tiroir à ma droite et découvris ce que je cherchais : ma nouvelle tablette.

Plus légère, un poil plus grande et surtout... Wouah ! plus rapide que l'ancienne ! Le fond d'écran m'afficha directement mon emploi du temps. Je commençais par une matinée de sciences politiques, matière totalement inconnue pour moi. L'histoire serait pour le jeudi après-midi. Ici, on parlait en demi-journées de travail, avec une pause de trente minutes à dix heures et à quinze heures, et une heure trente entre midi et deux. Tiendrais-je le rythme, habituée comme je l'étais à ma demi-heure de récré toutes les demi-heures de cours ?

Les deux autres tiroirs se révélèrent vides. La vue sur la forêt traversée avec madame Buffonam m'absorba quelques minutes. Elle m'apparaissait vaste, avec des arbres dénudés et des taches vertes (probablement des conifères), un peu partout. L'orientation plein sud m'assurait de ne pas manquer de lumière pour bosser derrière mon écran sans trop fatiguer mes yeux. Une bonne chose !

Pour terminer l'ameublement, une grande armoire à trois portes occupait le mur de gauche, celui en commun avec la chambre de Zéa. Un miroir piqueté me renvoya mon air fatigué, mais admiratif. À l'intérieur du meuble, je découvris deux paires de draps, une penderie et une foule

d'étagères vides. J'avisai ma caissette. Il était temps de m'installer. Seule. Sans personne pour ranger mes vêtements ou faire mon lit. Un large sourire s'épanouit sur mes lèvres joliment dessinées. Que j'appréciais cette nouvelle liberté !

Un bruit inconnu me tira de ma concentration. Je relevai vivement la tête et m'aperçus que le ciel, au-dessus de la forêt du parc, avait viré au gris sombre. Le bruit sourd et mat recommença en même temps qu'une voix rauque, mais assurément féminine, s'exprima :

— Annaëlle ? Tu es là ? C'est Zéa, ta voisine de chambre.

Le bruit provenait donc d'un « toc toc » contre le bois ! Si je devais même découvrir un truc aussi basique que cela, comment m'en sortirais-je avec les cours ? Je chassai cette réflexion décourageante de mon esprit en allant ouvrir.

Zéa était belle. Belle et rayonnante d'une énergie naturelle, en harmonie avec la vigne de sa porte de chambre. Cette pensée incongrue me fit esquisser un petit sourire, qu'elle prit pour un salut.

— Je t'emmène manger, si ça te dit ?

— Avec plaisir ! J'ai une faim de loup !

Zéa bloqua ses grands yeux vert feuille dans les miens avant de me sourire à nouveau. Un sourire timide et bourré d'interrogations, pressentis-je. Elle se détourna et, d'un geste de sa main fine, m'enjoignit de la suivre.

— Pardonne-moi de ne pas t'avoir répondu tout de suite, au fait.

J'ignorais complètement comment lancer une conversation, mais m'excuser de l'avoir fait poireauter me semblait une bonne entrée en la matière.

— Pas de souci ! Je me souviens de mon arrivée ici, il y avait tellement de choses nouvelles à découvrir que si ma grand-mère n'était pas venue me chercher pour dîner, j'aurais sauté le repas sans m'en rendre compte, c'est sûr !

Le rire bref que l'on échangea en dévalant les escaliers me soulagea de ma tension passée inaperçue. Étais-je tout le temps crispée à ce point ? Ou mon état s'expliquait-il simplement par cette journée riche en événements ?

— La cuisine, présenta Zéa d'un geste théâtral.

Je pouffai une fois de plus.

— Dallage gris et blanc, en cas de subite envie de disputer une partie de jeu d'échecs grandeur nature. Îlot central en plexiglas vert bouteille, pour ne pas oublier que nous vivons sur la dernière île du monde et que notre technologie préserve la nature...

— Et deux réfrigérateurs ? questionnai-je sur le ton de la rigolade. Avec... mais qu'est-ce que c'est ?

Le premier, celui de gauche, arborait des dessins impossibles à qualifier pour moi. Des loups féroces, le poil dru et hérissé. Peu importe leur posture, ils dégageaient une aura presque humaine. À leurs côtés, des silhouettes humaines, justement. Mais en y regardant de plus près, je m'aperçus que leurs dents, leurs canines précisément, n'avaient rien de normal : longues et effilées, légèrement recourbées sur le menton.

Je me penchai afin d'observer les détails, mais mis à part cela, je ne constatai rien d'autre.

— Qu'est-ce que c'est ? répétai-je en me tournant vers Zéa.

Son masque de surprise s'effaça aussitôt.

— Un frigo réservé à Adrian et Matthew. Ah oui ! Et à Iris, aussi. Le nôtre, c'est celui-ci ! s'exclama-t-elle en me prenant par la main.

Voulait-elle m'éloigner du premier ?

— Que veux-tu...

— Ces créatures, coupai-je, comment s'appellent-elles ?

Ses sourcils blonds se froncèrent sous mon insistance. Je ne voulais pas la bousculer ni paraître impolie, elle me semblait vraiment sympathique. Peut-

être deviendrait-elle ma première amie ? Mais ma curiosité ne pouvait pas se satisfaire d'une réponse si sibylline.

— N'insiste pas, me souffla-t-elle en me lançant un clin d'œil. Tu auras bien le temps de voir ça en cours... Un conseil, reprit-elle d'un timbre normal : apprends à décrocher du programme pendant les heures de pause. Tu deviendras folle, sinon. Le rythme est très intense.

Elle ouvrit le second réfrigérateur et en sortit une belle botte de radis, ainsi qu'une grosse marmite.

— Une soupe et une salade composée pour ce soir, ça te dit ?

J'acquiesçai en lui demandant si je pouvais l'aider à préparer quelque chose. Dans une confiance teintée de gêne, je lui avouai que je n'avais jamais cuisiné. Ma mère m'avait toujours refusé cette activité, prétextant que j'aurais bien le temps de m'y mettre à l'Université des Sciences du Ménage.

— Pas d'enfant roi ici, à l'École de l'Élite, me répondit-elle en me tendant deux carottes et un éplucheur. Au boulot !

Je n'avais jamais vu de cellier de ma vie. Attendant à la cuisine, la petite pièce aux étagères garnies de nourriture m'interpella. J'y restai un moment, trop pour ma

voisine de chambre, apparemment, puisqu'elle m'y rejoignit. Le rideau de minuscules miroirs tinta à peine.

— Les bocaux de champignons sont là, dit-elle en me désignant le coin du fond à droite. Euh... ça va ?

— Oui. Oui, bredouillai-je. C'est juste que je n'avais jamais vu autant de nourriture réunie au même endroit. Ça, en plus du frigo plein, vous pouvez tenir un siège !

— C'est au cas où la population déciderait de se rebeller, plaisanta-t-elle.

Je la scrutai, cherchant à voir si sous son ton léger, la vérité n'affleurait pas.

— Je rigole, Annaëlle ! Pourquoi se révolteraient-ils ? Les Capitalians ne manquent de rien, tout le monde est traité de façon identique, mange à sa faim, est éduqué et surtout, est protégé...

*Protégé de quoi ?* me demandai-je. *De leur propre stupidité*, me répondis-je aussitôt. La même qui avait détruit notre planète. Celle qui avait failli décimer nos ancêtres, les derniers êtres humains, lorsqu'il avait fallu reconstruire une société sur ce sommet montagneux quelque part dans les Alpes. Le groupe de dirigeants avait ordonné d'arrêter de faire des réserves. Terminés, les placards pleins de victuilles qui périssaient avant d'être touchées.

Les individus d'avant les Grandes Catastrophes jetaient des poubelles de nourriture ! Des restes qui

moisissaient dans leur réfrigérateur. Du pain, de la viande... Le système de livraison des repas ne laissait, certes, pas de place à l'imagination pour cuisiner, mais au moins, le gaspillage avait été éradiqué. Et ce n'était pas du luxe lorsque l'on vivait sur une île et une planète aux ressources limitées.

— L'Élite possède donc sa propre réserve...

Zéa attrapa le bocal de champignons et retourna dans la cuisine. Elle m'expliqua :

— En fait, notre emploi du temps ne nous permet pas de manger aux heures fixes des Capitalians. Mais nous sommes les futurs dirigeants, tu sais. Ce n'est pas parce que nous possédons un stock de nourriture que nous en jetons la moitié, loin de là !

L'orage éclata enfin. Les nuages noirs et bas avaient mis du temps à se crever au-dessus de Capitalia. Je me pelotonnai sous ma couette épaisse, l'odeur fraîche de la lessive (la même que chez mes parents) envahit mes narines et me rassura un peu. Un tout petit peu. Car un autre roulement de tonnerre suivi d'un couinement suraigu se propagea dans la pièce. Une demi-seconde plus tard, un grattement déchira à son tour la nuit.

Je soufflai profondément. Je me trouvais seule et dans un lieu inconnu pour la première fois de ma vie. Une vieille maison, pleine de craquements (que j'attribuais

sans certitude au bois) et emplie de nouvelles fragrances et surtout, de personnes que je ne connaissais pas. Mes parents et le nid douillet qu'ils avaient bâti me parurent loin, trop éloignés pour moi, l'enfant de vingt et un ans que j'étais en réalité.

Je me morigénaï alors qu'un terrible éclair frappa le paratonnerre à quelques kilomètres. La déflagration m'assourdit un instant, mais pas assez pour ignorer les raclements au-dessus de ma tête. Je déglutis péniblement. Les griffes, pour provoquer un tel crissement sur le bois, devaient être longues. Je repliai mes jambes contre moi. Où avais-je atterri ? Quels secrets renfermait cette École ? Pourquoi tout me paraissait si bizarre ?

Un couinement aigu s'échappa à nouveau du plafond. J'expirai un bon coup avant d'allumer ma lampe de chevet, dégottée par Zéa dans la soirée. Bien. Un peu de lumière, voilà qui...

La pluie torrentielle gifla les fenêtres avec violence, les bourrasques malmenaient les grosses gouttelettes. Je sursautai en ramenant la couette sur moi, adossée à la tête du lit.

Je devais me reprendre. La bibliothèque se situait au-dessus de ma chambre, les cris semblaient y provenir. Ils succédaient au tonnerre avec une synchronisation parfaite. Un animal devait être enfermé dans cette pièce, mort de peur à cause de l'orage. Certes, je ne possédais aucune expérience avec les bêtes. Bannis de notre



quotidien depuis longtemps, ils représentaient des bouches à nourrir sur un territoire trop étréci. Mais une vaste forêt ceignait l'école, il se pouvait que des animaux s'y cachent lors des intempéries.

*Du courage, Annaëlle. La bestiole là-haut a beaucoup plus peur que toi*, me sommai-je en posant les pieds sur le parquet.

Tant pis pour ces grattements que j'associais à de redoutables griffes. Je n'y connaissais strictement rien, les suppositions engendraient plus de peur qu'autre chose !

Je me glissai dans le couloir vivement illuminé par les éclairs. L'ambiance était lugubre. Le tapis d'un beau rouge sombre se transformait en chemin aussi noir que de l'encre. Je n'avais pas d'application « lampe de poche » sur ma tablette, et je le regrettai amèrement en cet instant. En passant devant la porte de Zéa, j'aperçus du coin de l'œil les feuilles se tendre vers moi. Je laissai échapper un gémissement et pressai le pas. J'avais beau essayer de me raisonner, rien n'y faisait : des feuilles ne pouvaient pas bouger sans une once de vent !

J'avais la frousse. Pour autant, je ne pouvais pas rester sans rien faire dans ma chambre : demain, j'attaquais les cours au sein de l'École de l'Élite, j'avais besoin d'être en forme. Une nuit blanche ne s'envisageait donc pas. Je m'engageai sur la pointe des pieds dans les

escaliers. Matthew m'avait avertie que le deuxième étage supportait la même configuration que le premier. Et sa chambre se situait à gauche des escaliers, au-dessus de celle de Colin. Et si je le réveillais pour qu'il m'accompagne dans la bibliothèque ?

Je secouai la tête pour chasser cette idée. Certes, sa porte de chambre s'avérait entrouverte, mais je ne me voyais pas y pénétrer en pleine nuit. Trop d'interprétations pouvaient se glisser sous un tel acte !

Je m'engageai dans le couloir de droite, un tapis (bleu, d'après le dernier éclair) me servit de guide. Je passai devant une porte grande ouverte sur un monumental bordel. Le lit défait et vide m'étonna, mais pas autant que le gémissement aux accents humains.

Horriifiée, je fixais le fin panneau de bois qui me séparait de la bibliothèque. La chose qui raclait le parquet depuis le début de l'orage était-elle humaine ? Comment un homme pouvait-il émettre un tel couinement ?

Un seau d'eau s'abattit sur la fine fenêtre au bout du couloir. Les éléments se déchaînaient, et moi, je regrettais de m'être aventurée dans cette histoire. Cette école aux gens bizarres, avec un lit vide en pleine nuit et une voisine de chambre accro à la sylviculture, sans oublier un réfrigérateur couvert de dessins effrayants impossibles à identifier...

*Stop !*

Je posai fermement ma main sur la poignée... et me retrouvai plaquée contre le mur derrière moi.

L'air violemment expulsé de mes poumons me fit tousser tandis qu'une masse me coinçait sous son poids. J'inspirai un parfum d'homme capiteux.

— Retourne dans ta chambre et n'en sors pas.

L'ordre murmuré à mon oreille me couvrit de frissons. Le garçon prit une profonde goulée d'air, juste à la base de mon cou. Si mon corps n'avait pas été si saturé d'adrénaline, mes jambes en auraient tremblé d'émotion.

Il se décolla et disparut dans la bibliothèque aussi vite qu'il m'avait empêchée d'y entrer. Je détaïai.

Ma porte claqua et, d'une poussée de reins, mon lit en bloqua l'accès. Jamais de ma vie je n'avais autant espéré un verrou. J'attrapai ma couette, poussai ma chaise à roulettes contre le mur près de l'alcôve et m'y assis. Je frissonnais. C'était même pire que ça : mes mains tremblaient, incapables de traîner ma couverture jusqu'au fauteuil. Elle gisait au milieu de ma chambre. Chacun de mes poils était hérissé, une traînée glaciale poissait mon échine, trempait mon tee-shirt et mon pull. Je puis la peur. Une transpiration âcre et lourde.

*Que vient-il de se passer ?*

Un homme que je ne connaissais pas, au visage caché par une capuche et à l'odeur entêtante m'avait plaquée brutalement contre un mur avant de m'ordonner de me terrer dans ma chambre. Je ne l'avais pas vu sortir de la bibliothèque, alors que je me tenais juste devant la porte. Et je l'avais à peine aperçu y retourner.

## Chapitre 6

Un terrible torticolis me réveilla. Avec précaution, ma tête quitta mon épaule et retrouva ainsi un axe normal. J'étouffai un juron en me massant du bout des doigts les cervicales. Un coup d'œil vers ma tablette posée en évidence sur mon bureau m'apprit que mon réveil sonnerait dans un bon quart d'heure. J'avais le temps de prendre une douche... Si la salle de bains était libre.

J'accueillis avec gratitude cette pensée si banale. Le soleil se levait timidement dans un ciel nettoyé par la tempête de la veille. Aujourd'hui était un autre jour. Le premier de ma toute nouvelle vie. Et hier soir, j'avais sacrément flippé ! *Sûrement pour pas grand-chose*, décidai-je.

Du coin de l'œil, j'aperçus mon lit bloquant la porte. *Pas grand-chose ?* me susurra la voix de ma raison. Je me revis recroquevillée sur mon fauteuil, des larmes au goût de terreur envahissant ma bouche. La voix masculine et le sifflement qui l'accompagnait me revinrent en mémoire. Mes poils se hérissèrent à nouveau dans la seconde, comme si mon corps répondait à un instinct oublié depuis longtemps par ma conscience. Que s'était-il passé dans cette bibliothèque ? Et surtout : avais-je réellement envie de le savoir ?

— Il y a un planning pour la salle de bains !  
m'apostropha une blonde aux cheveux frisés.

Je me poussai vivement pour éviter la bousculade et elle me claqua la porte au nez. Zéa sortit des toilettes à ce moment-là et me sourit, contrite.

— Je te présente Justine. D'une humeur massacrate si elle n'a pas sa demi-heure à se pomponner devant le miroir le matin.

Je restai interdite avant de balbutier, mal à l'aise :

— Je ne savais pas...

— C'est de ma faute, me coupa Zéa. J'ai oublié de te prévenir pour le planning. Je le lui dirai, ne t'inquiète pas. On se retrouve dans cinq minutes en bas pour le petit-déj' ?

Le changement de sujet me convint à merveille. J'acquiesçai avant de retourner dans ma chambre. Jamais je n'avais été si stressée par une rentrée scolaire. Mes cernes me donnaient une mine affreuse et je redoutais la rencontre avec le reste de la classe. J'avais si peu d'expérience avec les autres... Et si Justine me cassait du sucre sur le dos ? Le garçon à la capuche comptait-il parmi les élèves ?

Zéa, déjà installée à la grande table en bois épais de la salle à manger, repoussa d'un geste habituel une

longue mèche de cheveux blonds derrière son oreille. Ses prunelles vert tendre, identiques aux bourgeons printaniers, captèrent mon attention.

— Les bocaux de tisane sont dans l'armoire au-dessus de l'évier.

Je lui adressai un sourire en guise de remerciement et pénétrai dans la cuisine. Aussitôt, les dessins monstrueux attirèrent mon regard. Je jetai un discret coup d'œil derrière mon épaule : personne en vue. Lentement, je m'approchai de la poignée de la porte du réfrigérateur. Les croquis semblaient si réalistes...

— Tu trouves ? me héla Zéa depuis sa place.

Un instant déboussolée, je ne sus si elle me parlait du nom de ces créatures ou d'autre chose.

— Heu... Oui !

En quelques secondes, l'eau bouillante noya les diverses feuilles et fleurs séchées. Je soufflai profondément pour me reprendre : elle m'avait fichu une sacrée frousse ! Impossible de poursuivre mon inspection pour le moment. Je tournai les talons, traversai le hall et m'attablai à mon tour.

La veille, les lumières douces ne m'avaient pas permis de détailler les tableaux suspendus çà et là. À présent que je me trouvais assise devant l'un d'eux (un homme au visage émacié et au long nez) je restai coite.

Trois étincelles aussi dorées qu'un rayon de soleil éclairaient son regard couleur de boue.

Zéa, assise devant moi, se retourna vivement pour comprendre la raison de ma bouche béate.

— Ah ! Ce cher tonton Gustave Coleman ! Second directeur de l'École, ancêtre de Matthew.

Je valdinguais de surprise en étonnement. Réveillée depuis une heure, je pressentais déjà que la journée serait dix ou même vingt fois plus riche en événements que la veille et la nuit réunies.

— Parce qu'en fait, l'École fonctionne aussi sur le mode « dynastique » ? plaisantai-je en croquant dans ma tartine. Nos professeurs et directeurs sont forcément membres du gouvernement ?

Capitalia était administrée par un groupe de familles qui se transmettait le pouvoir de génération en génération. Tout reposait sur le principe du cercle : ils changeaient de poste régulièrement et personne ne pouvait s'accaparer les pleins pouvoirs. Les habitants étaient tenus informés de ces changements et des nouvelles réformes grâce à la télévision. En y réfléchissant, que l'Élite dirige l'École m'apparaissait logique, mais Zéa détourna le visage, visiblement gênée.

Colin nous salua et s'assit à gauche de Zéa, sur la chaise proche de la fenêtre donnant sur l'avant de la bâtisse. Justine entra à son tour et se posa en face de lui,



m'ignorant ostensiblement alors que je me trouvais sur sa gauche immédiate.

— Ne fais pas ta peste, Justine.

Le prétexte pour changer de sujet sembla soulager ma voisine de chambre.

La peste en question arrangea son généreux décolleté avant de daigner me lancer un regard en coin. Je décidai de m'excuser, puis sans réponse de sa part, tendis le bras pour attraper mon verre d'eau.

Il me glissa subtilement des doigts. Abasourdie, je suspendis mon geste une fraction de seconde. Alors que j'allais l'attraper, il s'éloigna d'à peine un centimètre. Colin pouffa, Zéa soupira et Justine plongea dans son bol, le tout dans une synchronisation parfaite.

Un verre ne bougeait pas tout seul. J'avais dû... mal calculer mon coup. Et ils se moquaient ouvertement de moi. Une bouffée de colère contracta ma gorge. Je me levai d'un bond, débarrassai mon coin de table (sans geste gauche, cette fois-ci) et m'éclipsai vers la cuisine.

Des larmes de rage perlèrent tandis que je montais les escaliers deux par deux. Je ne me connaissais pas si émotive, mais l'épuisement ajouté à l'humiliation pesa sur mes épaules. Je venais de faire une croix sur de possibles amitiés au sein de l'École, même Zéa, qui me semblait pourtant sympa, se gaussait de moi.

*Seule. Je finirai seule.*

— Salut Annaëlle ! m’apostropha Matthew tandis que j’actionnais la poignée de ma porte de chambre.

Je me tournai vivement. La mine fatiguée, il se tenait d’une main à la rambarde. Son pull d’algues tissées laissait dépasser un col de chemise blanc mal ajusté. Et son jean paraissait sortir d’un recoin de sa chambre après un long moment passé roulé en boule. Mais son allure débraillée n’effaça pas son large sourire franc, qui me réchauffa le cœur.

Je me frottai les paupières en lui rendant son salut. J’espérais que les traces de mon chagrin ne se voyaient pas.

— Je t’attends pour aller en cours ? Tu es prête ?

Il ignorait à quel point sa gentillesse me touchait. Elle agissait comme un baume sur ma vieille cicatrice, celle de la solitude mêlée de tristesse.

— Je récupère ma tablette et j’arrive.

Il m’envoya un autre lumineux sourire en s’accoudant à la rambarde de bois lustré. Un bruit de pas dans les escaliers attira son attention. Un garçon déboula à toute vitesse (vraiment très vite, à vrai dire.) Un sweat sombre. Et une capuche rabattue sur son visage.

Mon cœur tambourina férocement contre mes côtes. L’inconnu poursuivit sa route et Matthew me sortit de ma torpeur :

— Dépêche ! On va être en retard !

Je refermai la lourde porte d'entrée derrière moi alors que Matthew me pressait d'accélérer le mouvement. La salle de classe se situait derrière la bâtisse, selon le plan fourni dans ma tablette, mais je n'en savais pas plus.

— Allez ! On court !

Il détalait comme une flèche, me distança sans effort apparent grâce à de longues et puissantes foulées. Je courais pourtant régulièrement (pour échapper à la surveillance de ma mère, certes), mais là, il me coiffait carrément au poteau. Il jeta un coup d'œil derrière lui pour m'apercevoir à mi-chemin, j'avais à peine contourné l'angle de la maison que lui était presque arrivé à l'école. Imbibée de la pluie de la nuit, la terre battue sous mes pieds se révélait spongieuse, voire glissante par endroits. Je fus rassurée d'arriver sans encombre. Pas de gamelle monumentale devant un charmant garçon, peut-être que cette première journée ne serait pas si catastrophique en termes d'amitié...

Matthew m'adressa un sourire penaud en me tenant la porte.

— Excuse-moi pour ce sprint, Lucinda n'aime pas du tout, du tout, les retardataires, chuchota-t-il alors que je passais devant lui pour pénétrer la salle de classe.

Celle-ci était aussi vaste que mon ancien lycée. Les murs de pierre et le sol recouvert d'une fine couche de plexiglas marron clair m'y renvoyèrent instantanément. Avais-je quitté un endroit que je détestais pour étudier dans un lieu complètement similaire ? Puis je remarquai les deux grandes fenêtres sur le mur de gauche, qui s'ouvraient sur un champ d'herbe grasse et entretenu. Au loin, l'orée de la forêt coupait la vue sur l'océan Unique. Derrière moi, à côté de la porte, les mêmes patères que dans le hall de la maison s'alignaient jusqu'à une autre fenêtre. Devant, six tables doubles alignées en deux rangées de trois faisaient face à un bureau de bois simple, mais authentique. Une dame aux cheveux blancs brillants, raides et au carré, me scrutait. Loin de celle de mes anciens professeurs, son expression sévère m'impressionna.

— Matthew, garde ta place habituelle. Je ne veux pas que tu déconcentres notre nouvelle élève. Elle a beaucoup à apprendre.

Le ton directif, presque sec, me coupa dans ma contemplation. Matthew referma la porte et retira son manteau tandis que je faisais de même. Il s'installa à côté d'un garçon aux cheveux d'encre. Ses longues jambes dépassèrent nonchalamment dans l'allée centrale. Je tirai la chaise juste derrière lui, posai ma tablette et observai l'extérieur par une des grandes fenêtres sur ma gauche. Le cadre, en fin de compte, s'avérait bien différent de mon ancien lycée ! L'autorité professorale, aussi !

— Je m'appelle Lucinda Clarka, se présenta l'enseignante en s'approchant.

Ses prunelles vert d'eau m'accrochèrent.

— Je suis la grand-mère de Zéa et j'ai exercé plusieurs fonctions au sein de l'ancien gouvernement, poursuivit-elle de sa voix assurée. Aujourd'hui, j'enseigne les sciences politiques, une matière dont tu n'as jamais entendu parler.

Dans la famille de Zéa, les femmes ne rigolaient pas niveau regard à couper le souffle ! Je hochai silencieusement la tête, avouant mon ignorance devant cette dame de pouvoir. Je me sentais si minuscule, si insignifiante face au prestige qu'elle représentait !

— Ne t'en fais pas, tu apprendras, s'adoucit-elle comme si elle avait lu mon embarras sur mon visage. Mais je t'avoue que tu débarques pour un cours particulièrement intense, alors écoute, prends des notes, imprègne-toi de mes mots.

Elle se pencha légèrement vers moi, dévoilant sa peau parcheminée de ridules. Ses lèvres fines devenaient quasi invisibles lorsqu'elle les pinçait l'une contre l'autre comme à cet instant précis.

— Je veux que mes enseignements pénètrent chacune de tes cellules. Que tu les comprennes en profondeur afin qu'ils deviennent une seconde nature lorsque tu dirigeras cette île.

Mon souffle se bloqua dans ma cage thoracique. *J'y suis*, pensai-je avec force. *Je suis au cœur du pouvoir de Capitalia. Je fais partie de l'État de Capitalia-la-Survivante.*

J'inspirai une bouffée d'air entre mes dents serrées par le stress. Cela allait bien trop vite pour moi. Ne devais-je pas faire mes preuves avant d'être complètement acceptée par l'Élite ? N'avais-je pas quelques jours (au minimum !) pour me faire à l'idée que j'appartenais désormais au gouvernement ? La tête me tourna et alors qu'une multitude de points lumineux envahissaient mon champ de vision, madame Clarka se redressa et tourna les talons.

— Bien ! s'exclama-t-elle en frappant dans ses mains. Aujourd'hui, nous allons voir quelques outils à appliquer quotidiennement lorsque l'on dirige une population.

**« Wouahou ! Flippante, la grand-mère ! Encore une politicienne passionnée qui a oublié qu'elle a un jour eu 20 ans... ;-) »**

La fenêtre apparue en bas de mon écran me ramena à la réalité. Je réfrénaï un rire en lisant le message de Matthew. Il tourna à peine la tête vers moi, juste suffisamment pour que je distingue son sourire en coin. Je plongeai vers ma tablette et en profitai pour me cacher derrière son dos massif le temps de me reprendre. Quelle idée de m'infliger un stress pareil, aussi ! Rien de tel qu'un bon fou rire pour l'évacuer ! Mais clairement,

madame Clarka n'avait pas inséré une petite pause bonne humeur dans sa matinée de cours...

— Capitalia est donc hyperconnectée grâce au réseau de câbles souterrains récupérés sur nos rivages après les Grandes Catastrophes. Notre réseau intranet n'a pas connu de panne depuis des décennies, tout comme les télévisions, qui ne cessent de s'améliorer. Les Capitalians ne peuvent plus vivre sans ces objets, qui, en réalité, sont pour nous des outils indispensables au maintien de l'ordre. Tout, *absolument tout*, est régi par le numérique. Citez-moi les bienfaits que cela engendre.

Une main fine au teint hâlé se tendit vers le plafond.

— Pas de cela dans ma classe, Justine, je t'en prie, dit Lucinda d'un ton affable en incitant la blonde à parler.

*Alors, avec elle, nous pouvons prendre la parole sans en demander l'autorisation !* Je me sentis enfin adulte. Digne de pouvoir participer en respectant le temps de parole des autres, comme une personne responsable.

— Grâce aux Crédits Loisirs stockés dans un serveur, nous avons accès aux comptes en banque des Capitalians. Ces données peuvent nous servir à ajuster le prix des vêtements, entre autres. Mais aussi à repérer un individu trop dépensier, par exemple. C'est un signe qu'émotionnellement, la personne ne va pas bien. Nous pouvons ainsi la surveiller étroitement et prendre les mesures nécessaires si son comportement ne revient pas

à la normale, et ainsi, préserver le taux de bonheur intact au sein de notre population.

— Excellent. Justine a ainsi cité la part économique, mais aussi la santé et le social. Vous rendez-vous compte : grâce à quelques clics, nous veillons sur chaque individu et par conséquent, sur le groupe entier !

Lucinda Clarka paraissait rayonner d'enthousiasme. Elle enchaîna :

— Car, quel est notre Devoir Absolu ?

— Protéger la race humaine ! déclamèrent tous les élèves.

Je restai assise, stupéfaite. Ils avaient tous bondi comme un seul homme de leur chaise. Leurs voix unies dans cette simple phrase suggéraient une telle ferveur, une telle implication, que j'en restai abasourdie. C'en devenait presque flippant, à vrai dire. Leur clameur me rappela les mots de la directrice quelques jours auparavant, lors de notre rencontre. Autant d'abnégation me bouleversa.

La professeure aux cheveux blancs contourna le corps tout en muscles de Matthew et se planta devant moi.

— Debout, Annaëlle.

Je m'exécutai, un sac de nœuds dans le ventre.

— Quel est ton Devoir Absolu ? interrogea-t-elle d'une voix profonde.



Elle semblait me mettre au défi de répondre, comme si je m'apprêtais à passer mon premier test au sein de l'École de l'Élite. J'inspirai profondément et lâchai dans un souffle, avant de me noyer dans son improbable regard :

— Protéger ma race.

Si j'avais été stupéfaite par leur ardeur à proclamer leur devise, ma réponse les laissa pétrifiés. Sept paires d'yeux se braquèrent sur moi. Je piquai un fard phénoménal, mon menton heurta mon cou, tant j'avais mis de volonté dans mon geste à me faire toute petite, à me replier sur moi-même comme un hérisson pris dans les faisceaux d'une voiturette électrique. Pourquoi réagissaient-ils de la sorte ?

— Euh... bien, se reprit Lucinda. Rasseyez-vous, j'aimerais vous parler de la stratégie de la distraction.

Je priais pour que Matthew, une fois de plus, vienne me sortir de cette situation humiliante. Un petit message plein d'humour et de smileys ne serait pas de trop pour m'aider à reprendre contenance... Mais ma messagerie instantanée demeura désespérément silencieuse.

Au bout d'une heure d'intense concentration sur le cours de Lucinda, je déclarai forfait. Jamais, durant ma scolarité, je n'avais dû me servir de mon cerveau aussi longtemps et activement. Ma nuit chaotique et les pics de stress réguliers des dernières vingt-quatre heures avaient eu raison de moi.

Mon attention vagabonda dans la salle de classe aux murs lisses, puis sur une porte dans le fond, pour s'arrêter sur Zéa, au deuxième rang sur ma droite. La jolie blonde avait étalé ses affaires sur le bureau. Calée contre le dossier de sa chaise, une longue mèche entortillée autour de l'index, elle ne quittait pas sa grand-mère des yeux, la suivant dans ses allées et venues le long du bureau. Le dégoût teinté de peine ressenti ce matin lors du petit-déjeuner me chatouilla l'estomac. J'avais tellement cru à cette amitié naissante, si spontanée entre nous... La première de ma vie. Mais non, cette jeune fille à l'incroyable regard vert lumineux s'était moquée de moi, de ma maladresse. Comment ce verre d'eau avait-il pu me glisser des doigts à ce point-là ? Pourquoi aujourd'hui, précisément ?

Je secouai discrètement la tête pour chasser ces idées. Lucinda évoquait la stratégie de la dégradation, ou comment appliquer sur des années une mesure inacceptable d'un seul coup pour la population. Je perdis le fil en apercevant Justine et Colin, au premier rang, penchés l'un vers l'autre. La masse bouclée de la jeune fille frôla le cou de Colin, qui réprima difficilement un frisson. Ces deux-là fricotaient ensemble... Les couples fonctionnaient vraiment tous de la même façon, d'un côté ou de l'autre de la longue grille en fer forgé. Si je n'avais pas franchement discuté avec eux, Justine m'avait prise en grippe dès l'aube, annonçant la couleur quant à la suite de notre relation. S'ils étaient effectivement ensemble, son petit ami ne chercherait sans doute même pas à faire

connaissance avec moi. Trois personnes en moins (sur six) à rayer de ma liste de potentiels amis.

Au premier rang, devant Zéa, une fille charpentée s'affalait à moitié sur son bureau. Je remarquai aussitôt sa coiffure : une longue tresse travaillée d'une couleur brune éclatante. Elle devait être Iris. Elle pivota brusquement la tête vers moi, pour rougir et se détourner aussitôt. Des lèvres pleines, un nez assez grand et de magnifiques yeux de louve chocolat au lait surmontés d'épais sourcils... Iris faisait partie de ces beautés singulières.

— Pause pendant trente minutes, déclara Lucinda en retirant une poussière sur sa jupe de tailleur bleu foncé.

L'air frais me revigora. J'inspirai à pleins poumons une bouffée à la senteur automnale et m'adossai contre le mur, entre la fenêtre et la porte de la salle de classe. Le soleil éblouissant m'obligea à fermer les paupières. J'en profitai pour récupérer quelques microsecondes de repos.

Une ombre me tira de ma pause bien méritée. Zéa se tenait devant moi, un air sérieux figeait ses traits doux.

— Excuse-moi pour ce matin. Je n'aurais jamais dû rire. Justine agit de façon si puérile, parfois, que ça en devient contagieux...

J'acquiesçai en silence.

— Bon, OK, je n'ai pas à rejeter la faute sur elle. Je suis entièrement responsable de mon propre comportement. Et à vrai dire, poursuivit-elle plus bas, je n'ai aucune excuse valable à te présenter. Je...

— Ça va, ne t'en fais pas, la coupai-je en lui souriant. J'ai si mal dormi que je n'avais plus les yeux en face des trous, ce matin. Je ne me connaissais pas si gauche, cela dit !

Zéa étouffa un grognement avant de s'asseoir dans l'herbe encore humide. Je décidai de m'accroupir pour être à sa hauteur.

— Alors comme ça...

— C'est qui, lui ?

Nous nous observâmes en pouffant. Zéa répondit :

— Il s'appelle Adrian. C'est le meilleur ami de Mattew et... bon, ne l'approche pas trop en attendant...

— En attendant quoi ? Et pourquoi je ne devrais pas l'approcher ? Il est dangereux ?

Zéa pouffa de plus belle en jetant un coup d'œil au jeune homme.

— Non, bien sûr que non, personne n'est un danger, à l'École. Mais tu ne peux pas nier que son côté ténébreux fait froid dans le dos, non ?

Comme s'il avait entendu, Adrian nous jeta un regard couleur charbon avant d'enfiler sa capuche et de se tourner légèrement. C'était lui. J'en aurais mis ma main à couper. C'était lui qui m'avait violemment plaquée contre le mur devant la bibliothèque, lui qui m'avait fiché une trouille instinctive à dresser chacun de mes poils au garde-à-vous. Que faisait-il, la nuit dernière ?

Zéa claqua des doigts devant mon nez en gloussant.

— Ne me dis pas que tu es le genre de fille à être attirée par la noirceur ?!

Je soupirai en levant les yeux au ciel, la commissure de mes lèvres se retroussant. J'étais enchantée par ma toute première discussion de filles ! Alors qu'Adrian s'éloignait avec Mattew, je répliquai :

— Non, pas vraiment. Mais bon, il a quand même une sacrée jolie paire de fesses !

Zéa éclata franchement de rire en s'écroulant dans l'herbe. Je me cachai le visage derrière mes mains pour rire à mon tour, épiant encore les deux garçons. Mattew dépassait son ami d'au moins dix centimètres, et s'il était carrément baraqué, je devinais sous le sweat d'Adrian un corps fin, mais puissant. Jamais au grand jamais je n'avais reluqué de la sorte deux êtres humains. Le regard vert feuille de Zéa m'aida à me reprendre. Tout à coup très réfléchie, elle me confia :

— Apprends à réellement le connaître avant de tenter quoi que ce soit avec lui. Adrian n'a pas une histoire facile, ça le rend... Il est sympa, hein ! Mais, c'est lui qui détient la part sombre la plus importante du groupe.

Elle reprit un air de conspiratrice avant d'ajouter :

— Par contre, je te conseille Matthew à cent pour cent !

Je piquai un fard, me remémorant ma contemplation béate de la veille, alors qu'il se tenait encore dans ma chambre. Sûr qu'Adrian, avec ses cheveux noirs en brosse et ses yeux d'une profondeur abyssale, détenait un charme fou. Mais je n'oublierais jamais la peur viscérale ressentie à son contact. Matthew, quant à lui, me plaisait bien !

Lucinda ouvrit la porte d'entrée d'un geste sec et tourna les talons, signant la fin de ma rêverie. Le cours de sciences politiques reprenait et j'étais bien décidée à rester concentrée durant une heure trente !